

La voiture bleue

Le soleil se lève à peine ce matin de mai, dans le ciel quelques stigmates de la nuit persistent, la lune n'est pas pressée de se retirer. Après la grande colère d'hier, l'océan affiche un calme olympien, seules quelques vaguelettes martèlent la grève au rythme d'un métronome. La plage à cette heure est déserte. Abbygaïl foule, pieds nus, le sable encore frais, mais si son corps déguste avec délice ce petit-déjeuner marin, son esprit est loin, si loin. Elle enserme dans sa main droite la lettre d'Aurélien qu'elle a rageusement froissée, elle l'a lue et relue, elle la connaît par cœur.

« *Abbygaïl,*

Au creux de la montagne, isolé de tout, en pleine nature, dans un silence total, le jour se lève à peine. Même les oiseaux n'osent pas venir troubler la tranquillité de ces murs millénaires, où la vie s'écoule entre solitude et silence. J'ai entrepris ce voyage sans chemin, et parfois sans lumière, vers un unique horizon, celui de trouver enfin la paix. Certains disent qu'il faut faire preuve d'une grande abnégation pour supporter d'être ainsi seul face à soi-même, d'autres disent qu'il faut être fou ou illuminé. Aucun ne sait quel bien-être on peut y trouver. Je t'écris depuis ma cellule du monastère chartreux où je me suis réfugié après l'horrible accident. Je ne parviens toujours pas à nommer cet événement sombre par le mot qu'il convient. Ce jour-là, tout est devenu trouble, j'ai vécu cela en spectateur, moi qui, pourtant, en étais l'acteur principal. J'ai fui, non par lâcheté, mais par peur. Je ne me souviens plus, ni comment, ni quand, je suis arrivé ici. Les Frères Chartreux m'ont recueilli, accueilli, sans poser de questions, avec bienveillance, la seule condition, adopter leur mode de vie sans transgression possible.

En prenant la plume, pour la première fois, je suis en train de faillir à mon engagement. Je ne sais même pas si je pourrai faire poster ce pli.

J'ai lu beaucoup d'ouvrages de la bibliothèque du Monastère qui ont ouvert mon âme, et j'y ai trouvé un immense réconfort. J'ai appris à prier. Mon esprit est presque apaisé, même si, parfois, mes nuits sont le théâtre d'effroyables cauchemars.

Les échecs sont ce qui nous fait avancer dans la vie. Ce qui nous fait souffrir peut aussi nous faire grandir. Je crois que chacun a au fond de lui une part de lumière, et une part d'obscurité. Chez moi, la partie sombre s'est révélée ce triste jour de novembre.

Aucun de nous n'avait présagé cette funeste issue, l'histoire jusque-là était si belle. À la minute où nos yeux se sont croisés, mon cœur n'a plus battu de la même façon. Ton caractère fougueux m'a fasciné, moi si timide. Le brillant de ton esprit et ton aptitude à t'imposer partout m'ont charmé, ton élégance et ta beauté m'ont conquis, mais tout cela me faisait peur. Je ne me sentais pas à la hauteur de tes espérances, moi qui aie toujours manqué de hardiesse avec les femmes. Ton attitude charmeuse avec la gent masculine en général, appuyée de gestes tendres, me laissait peu d'espoir de capter ton attention. Le début de notre histoire, aussi inattendu que merveilleux, reste graver à jamais dans ma mémoire. Pour te prouver mon amour, j'étais prêt à tout, prendre un chemin de traverse parsemé d'épines, marcher sur des braises, me coucher sur un lit de clous dressés, alors lorsque je t'ai vu en danger, je n'ai pas hésité.

Mon cœur reste empli de toi, notre histoire fait partie de moi, (de nous, j'espère). Je sais que mon geste ne peut être qu'impardonnable à tes yeux. Je n'ai ni remords, ni regrets, je suis prêt à assumer les conséquences de mes actes de quelques façons que ce soit. Je remets ma vie entre les mains de la justice divine, et si Dieu me le demande dans celles de la justice des hommes.

Adieu Abbygaïl.

Dieu te garde.

Aurélien »

Je m'appelle Abbygaïl Lombard, j'ai trente ans. Je suis la fille unique de petits commerçants en alimentation générale installés au Pays Basque. Mon père a péri dans un accident de voiture l'année de mes quinze ans. C'est lui qui m'a offert ma première planche de surf. Ma mère, une femme courageuse et volontaire, a relevé le défi de continuer à faire vivre l'affaire avec les deux employés. Elle m'a soutenue et encouragée à réaliser mon rêve, vivre de ma passion, le surf. J'ai eu le privilège de parcourir les meilleurs spots à travers le monde pour m'entraîner, ma mémoire regorge de souvenirs impérissables. Sacrée Championne d'Europe l'année de mes vingt ans, une mauvaise chute quelques mois après m'a contrainte à renoncer à la compétition. Ma mère s'est démenée pour me permettre de

reprendre les rênes d'un club voisin abandonné par son président. Depuis bientôt sept ans, je suis l'heureuse présidente d'une école de surf qui forme des champions, mais pas que, et organise régulièrement des événements autour de cette discipline.

Ma vie professionnelle, bien remplie, laisse peu de place à une vie privée posée. D'autant qu'on me dit toujours pressée, peu tolérante, versatile, séductrice et obstinée, en quête d'aventures, un tableau qui fait fuir des prétendants sérieux.

Ma petite affaire est florissante, bénéfices et adhérents croissent d'année en année. Ces résultats ne sont pas le fruit du hasard, je m'appuie sur une équipe motivée, dévouée, en qui j'ai toute confiance. Chacun sait qu'il n'a aucun droit à l'erreur.

En arrivant au bureau ce matin, très tôt comme d'habitude, une surprise de mauvais goût m'attend. Le portail d'entrée est fracturé, mon bureau est sens dessus-dessous, la porte du hangar est ouverte et à première vue il y a du matériel manquant. Ce qui est incompréhensible, c'est que l'alarme n'a pas fonctionné, pire, elle est désarmée. Je suis certaine d'avoir mis l'alarme en partant, seules deux autres personnes connaissent le code, Jean Caron le comptable et Arnaud Martin le chef d'atelier. Je ne les imagine ni avoir partagé l'information avec des étrangers, ni être à l'origine de ce méfait.

Sans tarder, je dépose plainte auprès de la police, et j'appelle l'assurance pour déclarer le sinistre. Parallèlement mes collaborateurs, eux aussi sous le choc, s'activent à contacter élèves et clients pour annuler les cours de la journée et commencer à faire le point sur le matériel manquant, le préjudice s'annonce sévère. Dans mon bureau, rien ne manque, même pas mon ordinateur.

Par chance, l'expert désigné par l'assureur peut venir dès demain matin.

Pour la nuit, j'envisage de dormir sur le vieux canapé de la salle de réunion, Jean m'en dissuade, il propose d'avoir recours à un vigile pour la nuit.

Après une nuit presque blanche, j'ai hâte de rejoindre le bureau. Tout a été calme, je renvoie le vigile, il est six heures du matin. À peine une demi-heure plus tard, un grand bruit venant du magasin me fait sursauter. J'hésite entre, me cacher, et aller voir au risque de me retrouver face à un malfrat peut être armé. Je retiens mon souffle, la porte de mon bureau s'ouvre, c'est Arnaud.

Il est neuf heures précises lorsqu'un homme d'une trentaine d'année, beau comme un dieu grec, vêtu d'un costume bleu marine qui met en valeur sa silhouette impeccable, frappe à la porte de mon bureau. Le sourire timide, il se présente, Aurélien Marchal, expert en assurances. En le voyant, on regrette presque de ne pas avoir plus souvent de sinistres.

Cette charmante apparition cache un homme méthodique, précis et pointilleux, des points forts dans sa profession, mais il est aussi très réservé. Soyons honnête, il me plaît beaucoup, je me mets en quatre pour répondre à ses questions, je le laisse ensuite avec le chef d'atelier concernant l'aspect matériel. À la fin de la journée, il me promet son rapport dans quarante-huit heures, par mail. J'essaie de trouver une raison de le faire revenir, en vain.

Je tente un air aguicheur, une posture assurée, mais ceci le laisse de marbre. En vérité, pour la première fois, je me sens vulnérable face à un homme, cet Apollon me touche.

La police n'a rien trouvé de probant, le rapport de l'expert est arrivé en retard, le remboursement est correct, nous rangeons, nous réparons, nous remplaçons, et la vie reprend son cours.

Un mois s'est écoulé. Hier soir, je suis rentrée très tard, et comme souvent, dans ce cas-là, je gare ma voiture dehors, sur une place en épi. Ce matin, la calandre avant est complètement défoncée, il est impossible de démarrer. Il y a des gens vraiment maladroits et malhonnêtes, bien sûr pas de carte de visite. Je respire profondément pour me calmer, et ne pas hurler en pleine rue. J'appelle mon garagiste, il promet de venir sous une heure, j'appelle ensuite la police qui n'a pas le temps, et enfin directement l'expert de l'assurance qui, gentiment, veut bien prendre ma déclaration et la faire suivre au service concerné.

Un double appel de Jean Caron m'oblige à écouter la conversation. Avant de raccrocher, je me surprends à faire à Aurélien une proposition improbable, vu le contexte, je l'invite à prendre un verre le soir même. Sa réponse tarde un peu, j'insiste, il accepte.

Jean n'est pas un grand diplomate, il m'annonce sans ménagement qu'en arrivant, il a trouvé la porte de l'atelier ouverte, et Arnaud inanimé sur le sol. La police est en route.

Arnaud a reçu un coup mortel à l'arrière du crâne asséné avec ma coupe du championnat d'Europe qui a été déposée près du corps, il n'y a aucune empreinte.

Scène de crime, l'atelier est mis sous scellés, tout le monde doit partir.

Sur le chemin du retour à la maison, je reçois un message d'Aurélien avec les coordonnées d'un bar pour le soir, j'hésite un peu, finalement, j'accepte.

C'est ce soir que notre histoire commence, à mon initiative. Cet homme aux allures de mannequin est un peu gauche, mais j'ai des armes imparables pour faire plier mes conquêtes. L'enquête sur la mort d'Arnaud peine à avancer. Convoquée au Commissariat, je ne suis pas d'une grande aide. Pour moi, c'était un employé modèle, sérieux dans son travail, à l'écoute avec les élèves et les clients, très professionnel. La police insiste beaucoup sur sa vie privée, sur tout ce que je peux savoir concernant son parcours professionnel. Je l'ai embauché il y

quatre ans et, en fait, je sais peu de choses sur lui. Je sens bien que mes réponses ne satisfont pas le Commissaire, cela me met mal à l'aise.

Pour les besoins de l'enquête, l'école est à l'arrêt depuis deux semaines. Élèves et clients commencent à devenir nerveux. On nous demande de faire un effort sur les abonnements, d'envisager un rattrapage des cours annulés, l'ambiance devient morose.

Parallèlement, l'histoire avec Aurélien avance, cependant, je m'en tiens toujours à mon credo, ne m'attacher à personne. Je sais bien que parfois, je le blesse, mais il fait mine de rien et reste doux, attentionné, tendre et protecteur.

Pour me faire oublier un moment mes problèmes, il m'emmène passer un week-end dans une maison dans les arbres. Dans ce lieu insolite et dépaysant, nous vivons des moments exceptionnels.

Perchée dans les cimes verdoyantes, je me sens au bord d'un précipice, prête à tomber amoureuse, une situation à laquelle je ne suis pas préparée. Jean d'Ormesson avait raison, tout le bonheur du monde est dans l'inattendu.

Hélas, le retour à la réalité est plus violent que je ne l'avais imaginé. Ce lundi matin, la police débarque à mon appartement pour une perquisition. Je ne comprends pas ce qu'ils cherchent, je n'ai rien à me reprocher, et les inspecteurs refusent de m'éclairer sur les raisons de cette visite. Ils emportent mon ordinateur personnel et me prient de les suivre.

Lorsqu'on m'installe dans le bureau du commissaire, je sens monter en moi un vent de panique. Assez brutalement, le commissaire commence les hostilités.

- Mademoiselle Lombard, dissimulation d'informations, refus de coopérer, vous savez ce que cela peut vous coûter ?
- Pardon Monsieur le Commissaire, je ne comprends pas.
- Vous avez affirmé connaître Alban Mercier depuis seulement quatre ans, qu'en est-il d'Hugo Mercier ?
- Je ne le connais pas.
- Quel âge aviez-vous lorsque votre père est décédé ?
- Quinze ans.
- Un âge raisonnable pour saisir ce qui se passe autour de soi.

Je ne vois pas où veut en venir le Commissaire, que vient faire ce Hugo Mercier dans cette affaire ? Pourquoi évoque-t-il la mort de mon père ?

Je ne suis pas au bout de mes surprises.

Le Commissaire me met devant un ordinateur et affiche à l'écran la photo d'un homme d'une trentaine d'années, brun, yeux Veron, moustache, et qui porte un blouson en cuir de motard. À cet instant, un éclair me traverse, je me souviens l'avoir vu quelques fois à la boutique, vraisemblablement, c'était un client.

Le commissaire remarque mon trouble, il attend que je réagisse.

- Mademoiselle Lombard, vous l'avez reconnu n'est-ce pas ?
- Je l'ai vu quelques fois à la boutique avec mon père, je n'ai jamais su son nom. Quel rapport avec Arnaud.
- C'est le même homme. Il a caché ses yeux sous des lentilles de couleur, ses cheveux ont blanchi, il a subi une rhinoplastie, il a changé de nom.

Surprise, le mot est trop faible, la suite de la narration ressemble à une série de science-fiction. Sans ménagement, le commissaire m'expose les faits. Ce monsieur est un des hommes qui a braqué une bijouterie de renom il y a vingt ans. Cette affaire a fait la une des journaux, un employé a été tué, et deux autres blessés. Mon père a élaboré et planifié ce forfait, sans toutefois participer sur le terrain à la réalisation. Au moment du partage, mon père a refusé de donner sa part à celui qui a fait usage de son arme, parce qu'il a mis toute l'équipe en danger. Arnaud, enfin Hugo, a soutenu la proposition de mon père, pas les deux autres participants. On ne sait pas qui a conservé le butin. Le tueur, un certain Jo Montagne, est un homme violent, caractériel, très doué en coffre-fort, serrure et arme à feu. Lorsque mon père est mort dans l'accident de voiture, il a été enterré tel un bon père de famille sans histoire, la police n'a trouvé aucun élément pouvant contredire la thèse de l'accident.

C'est à ce moment-là qu'Hugo a pris peur, il est persuadé que mon père a été exécuté, il est allé à la police pour demander de bénéficier du statut de repent. C'est lui qui a donné à la police tous les détails de l'affaire, il a dénoncé ses complices en échange d'une réduction de peine et pour sa sécurité, une nouvelle identité lui a été fabriquée.

Jo Montagne a été arrêté, les autres complices courent toujours. Il y a eu un procès, Jo déjà sous le coup d'une condamnation précédente a pris vingt ans, Hugo a écopé de cinq ans avec sursis.

La police estime que les hommes recherchés peuvent être ceux qui ont tué Arnaud, peut-être aussi les auteurs du cambriolage mais, ils ne voient pas pourquoi ils auraient abîmé ma voiture.

Je ressors du commissariat épuisé et atterré. Sans réfléchir je hèle un taxi pour rendre immédiatement visite à ma mère, elle me doit quelques explications.

Comme d'habitude mon arrivée déclenche chez elle des effusions incontrôlées et la seule question qui l'intéresse :

— Ça y est tu viens m'annoncer ton mariage ?

Sans répondre et sans attendre, je déverse tout ce que m'a appris la police. A peine ai-je terminé qu'elle explose de rire.

— Ton père organisateur de braquage ! Lui qui avait peur de son ombre ! Je n'ai jamais entendu quelque chose d'aussi grotesque. Comment aurait-il pu me cacher ses activités douteuses, nous étions toujours ensemble ? Il y a forcément une erreur, oublie cela ma fille.

Je la connais, elle est sincère, je me trouve ridicule d'avoir douté de l'honnêteté de mon père. Hugo a sûrement menti pour se protéger, on ne saura jamais maintenant qu'il est mort. Ce soir, je retrouve Aurélien dans un restaurant tenu par un chef étoilé. Toujours aux petits soins, il sait trouver les mots pour apaiser mon extrême désarroi, après ma visite au commissariat et chez ma mère. Au dessert, il m'offre une petite chaîne en or avec un cœur en pendentif. Mon premier réflexe est de refuser ce cadeau, je n'ai jamais accepté un bijou d'un homme, pour moi, c'est trop engageant. Ce soir, je ne veux pas lui faire de peine, je le prends.

— Aurélien, je l'accepte mais, je ne le porterais que le jour où je serais sûre de t'aimer pour toujours, là, c'est un peu tôt.

Je sens bien qu'il est déçu, la sincérité peut faire mal.

À la sortie du restaurant, je reçois un appel du commissaire, ils ont localisé les deux complices de Jo et Hugo, leur arrestation ne devrait pas tarder.

La traque dure huit jours, puis, les deux hommes se font bêtement prendre lors d'un contrôle routier. Ils avouent le cambriolage, ils nient le meurtre et les dégradations de ma voiture. Ils reconnaissent le braquage il y a vingt ans, ils ne savent pas qui les a dénoncés. La photo d'Arnaud les laisse sans réaction, par contre, ils reconnaissent celle d'Hugo Mercier. Les deux individus n'ont jamais eu de contact avec Hugo devenu Arnaud. Cette certitude laisse la police désappointée, aucune piste ne conduit au meurtre d'Arnaud.

Mes activités sont toujours à l'arrêt, le comptable paie beaucoup de factures, le manque de rentrées d'argent risque de devenir problématique.

La scène de crime est une nouvelle fois passée au crible. Le moindre centimètre carré est fouillé, sondé, inspecté, à la recherche du moindre indice.

Par ailleurs, la police obtient de l'administration pénitentiaire l'autorisation de réinterroger Jo Montagne en prison. Malgré les années de geôle, l'homme est toujours aussi froid, tranchant

et cruel. Il n'ajoute rien à ses précédentes déclarations, il a tiré sur les employés parce qu'ils ne lui ont pas obéi, il n'a aucun regret. Aux questions relatives à ses complices, Jo reste mutique puis demande aux gardiens de retourner en cellule.

La police tourne en rond, leur hiérarchie est nerveuse, et moi, je perds patience.

Lors de l'expertise de ma voiture, Aurélien a relevé des traces de peinture bleue provenant sans doute du véhicule impliqué dans le choc. À ma demande, la police scientifique procède à des analyses, c'est une peinture très ancienne, retrouver à quelle marque et à quel modèle elle appartient va demander un peu de temps.

En l'absence de caméra de surveillance dans le quartier, le commissaire demande qu'une nouvelle enquête de voisinage soit réalisée. Un vieux monsieur, absent au moment du dernier passage des policiers apporte un nouvel élément. Il promène son chien chaque soir vers vingt-deux heures, il se souvient avoir vu une voiture bleue garée devant la porte de l'atelier en partant pour sa promenade, et l'avoir vu démarrer en trombe lorsqu'il revenait. Il n'a pas su dire la marque, ni le modèle, sinon qu'elle paraissait ancienne et de couleur bleue. Avec ce témoignage, la police ne peut qu'admettre que les deux affaires sont liées.

Ce soir, avec Aurélien, nous sommes allés au cinéma. En rentrant, nous passons par la rue de l'école de surf, j'aperçois un faisceau lumineux qui balaie les vitres, comme une torche qui circule. À l'angle de la rue, une voiture bleue est garée. J'oblige Aurélien à s'arrêter, je bondis de la voiture et je cours vers la porte. Aurélien essaie de me retenir.

— Non, Abbygaïl, ne rentre pas, c'est dangereux. J'appelle la police.

— Non, Aurélien, s'il te plaît, NON !

Mon arrivée bruyante alerte le visiteur. Lorsque j'appuie sur l'interrupteur, je me retrouve devant un individu vêtu de noir, cagoulé et armé.

— Enfin Abbygaïl ! Toi aussi, tu dois payer, tu as soutenu ce salaud d'Hugo.

J'essaie de trouver les mots qui peuvent ramener mon interlocuteur à la raison. Aurélien fait irruption dans la pièce, je ne le reconnais pas, il se jette sur l'individu, je n'ai pas le temps de voir ce qui se passe, Aurélien fait basculer l'individu, se saisit de l'arme et tire. La masse noire s'écroule, Aurélien tire une nouvelle fois, jette l'arme et tombe à genoux.

— Aurélien, tu viens de tuer ma mère.

Hagard, Aurélien me regarde, il regarde le cadavre, il soulève la cagoule.

— Pardon Abbygaïl, elle allait te tuer.

— Non Aurélien, elle n'aurait sûrement pas tiré, tu l'as exécutée.

Passé un moment de sidération, Aurélien se lève et s'enfuit.

Je n'ai plus eu de nouvelles jusqu'à cette lettre.

J'ai eu le temps de repasser tous ces événements dans ma tête. Dès qu'il a été question d'une voiture bleue, j'ai compris que ma mère m'avait menti et qu'elle était mêlé à tout cela. Par le commissaire, j'ai appris qu'elle était la maîtresse de Jo, et qu'elle avait sûrement été à l'origine de l'accident de mon père. Grâce à son réseau, Jo avait retrouvé la trace d'Hugo devenu Arnaud et en avait parlé à ma mère. Elle, toujours très amoureuse a voulu faire justice, elle ne supportait pas qu'Hugo ait envoyé l'amour de sa vie en prison.

Aurélien lui aussi a tué par amour, il ne pouvait pas supporter l'idée de me voir morte. Je devrais lui en vouloir, je n'y parviens pas, je veux qu'il le sache.

« Aurélien, mon amour,

J'ai lu et relu ta lettre. En m'imprégnant de tes mots, je me suis fondue dans ton univers.

Seule face à moi-même, je le suis aussi depuis ton départ. Sans toi, ma vie est insipide, chaque jour est une épreuve. Je m'en veux, j'aurais pu éviter tout cela, car, dès qu'il a été question d'une voiture bleue, j'ai compris, j'aurais dû le dire, à toi, à la police.

Aimer une personne jusqu'à tuer pour elle, seul un amour pur et inconditionnel peut conduire à un tel acte.

Quand on aime quelqu'un on ne le juge pas, on ne le condamne pas, on pardonne.

Si tu décides de te livrer à la police, je serais là et quelle que soit ta peine, je te soutiendrais et je t'attendrais.

Si tu choisis d'expié ta faute dans la solitude de ce monastère, face au jugement de Dieu, saches que je te resterais fidèle pour toujours, ta solitude sera ma solitude.

Je porte désormais autour du cou la chaîne avec le cœur en or, parce que, maintenant, je sais que mon amour pour toi est indissoluble.

Pervetur te tamporum

Abbygail »

Léontine CHARLES

Août 2024

Tous droits réservés